

Mangrove

2019-2020

Bibliothèque
de Vaugines

Spitant

Fluide

Ondée

Aquarelle

Engloutir

Ruisseler

Plouf

Oasis

À vau-l'eau

DIS - au - MOI - fil - DIX - de - MOTS - à l'eau

Textes écrits par des lecteurs de la Bibliothèque de Vaugines

À la recherche des oasis des Garamantes

Oasis, ce simple mot fait remonter en moi des flots de souvenirs et d'émotions. J'en ai vu des oasis, immenses palmeraies du Sud marocain, minuscules parcelles coincées entre les rochers dans l'Aïr, ensablées ou couvertes de marais putrides mais l'émotion la plus forte vient de Libye.

Un ami organisateur de randonnées au Sahara avait projeté un raid entre Sebha en Libye et Khartoum au Soudan, 3 Range Rover, 4000 km hors-piste à la boussole. C'était avant le GPS et les seules cartes disponibles étaient la carte Michelin au 1/4.000.000 (1 cm = 40 km...) et quelques morceaux de cartes militaires anglaises top secret datant de la 2nde guerre, piratées on ne sait où.

Ce fut un mois d'aventures entre dunes, regs, mer de sable, passes infranchissables, culs-de-sac, nombreux allers-retours, puits introuvables.

L'oasis de Kufra à l'est était le point de passage obligé avant le Nil et l'occasion à mi-chemin de refaire le plein (carburant, eau, dattes, provisions). Une halte bienvenue de 2 jours. Le soir, grand feu avec le bois ramassé en route, qui a le mérite de nous réchauffer et accessoirement de faire fuir les scorpions. Veillées sous un ciel étoilé indescriptible avec Orion régnant en maître. Chacun emmitouflé dans sa doudoune évoque ses souvenirs de désert et y va de sa petite histoire tout en faisant circuler une bouteille de whisky. Pêle-mêle :

Isabelle Eberhardt journaliste, écrivaine, polyglotte, installée en Algérie, convertie à l'Islam, morte à Aïn Sefra en 1904 à 27 ans, lors d'une inondation qui détruisit la ville.

Conrad Kilian géologue, explorateur qui avait prédit la présence d'hydrocarbures au Sahara. Ses découvertes font l'objet de convoitise des grandes compagnies pétrolières américaines et anglaises qui se livrent à une féroce guerre du pétrole en Afrique. Il meurt à Grenoble en 1950 à 51 ans soi-disant suicidé, pendu à une espagnolette à 1m20 du sol...

Les Garamantes : peuple vivant en Libye entre -500 et +700. Bâisseurs et constructeurs de chars rapides attelés à quatre chevaux, bien utiles pour faire des rezzous et anéantir les Éthiopiens voisins, maîtrisant l'hydraulique avec des réseaux de puits et de tunnels. Leur civilisation très avancée a disparu dans les sables. Hérodote nous dit que leur

pays était infesté de félins, panthères, éléphants, girafes. On veut bien le croire, car ces animaux figurent sur les peintures et gravures rupestres du Tassili au Hoggar, à plus de deux mille mètres d'altitude inventoriées par Henri Lhote en 1959 dont une partie s'est avérée être des faux réalisés lors des fouilles... Pas très loin se dressent quelques cyprès de Duprez, vieux de plus de cinq mille ans qui ne voient jamais une goutte d'eau.



Les émeraudes des Garamantes, dont soi-disant parlait Hérodote et que des générations de routards, géologues et autres amateurs – dont nous – ont cherchées en vain pour en fin de compte ne tomber que sur de jolis cristaux verts d'amazonite, sans valeur.

Autant d'histoires toutes plus extraordinaires les unes que les autres dont des écrivains se sont emparés et qui nous, nous fascinent. La bouteille de whisky est vide et le feu mourant. Il n'y a plus qu'à rejoindre nos doubles duvets en vérifiant que les scorpions ne les ont pas squattés.

Pendant la nuit, on entend rugir des lions. Illusions ? Hérodote nous aurait-il ensorcelés ? À moitié rassurés au petit matin

on lève le camp après avoir délibéré sur la conduite à tenir si l'on rencontre des fauves probablement affamés dans ce désert. Quelques kilomètres plus loin, on découvre dans une palmeraie un enclos où quelques vieux lions mités désœuvrés baillent d'ennui, un cirque venant de Tripoli avait fini ses jours ici. Ils rêvent sans doute au temps où le Sahara verdoyant abritait des milliers de troupeaux d'oryx et de cervidés.

Encore un mythe qui s'effondre...

Janine

À vau-l'eau

L'image est magnifique. Un long ruban fluide rouge et jaune scintillant dans la nuit avant d'être englouti dans un trou noir. Guirlandes de Noël ? Installation d'artiste ? Galaxie en folie ?



Vous n'y êtes pas. Simplement les bouchons franciliens à 19 heures filmés par un drone survolant les autoroutes. Vue du ciel la galère est une gigantesque aquarelle sortie du pinceau d'un fauve démiurge. Vu de la terre le spectacle est beaucoup moins spitant, automobilistes à la limite du burn-out, engueulades, trotinettes encombrant les trottoirs, gaz d'échappement en folie. Vous reprendrez bien un peu de CO₂ ?

Tout va à vau-l'eau. Les pluies diluviennes emportent les murs, même à Vaugines. L'Australie brûle attendant langue pendante des ondées bienfaisantes. Les chutes Victoria sont réduites à un pipi de chat ruisselant sur cent mètres de haut. Les glaciers de l'Arctique plongent dans l'Océan avec des ploufs tonitruants. Le permafrost russe, à l'abri des regards, fond lentement mais sûrement pendant que les oasis voient leurs palmiers sécher sur pied. Tout va à vau-l'eau vous dis-je.

Mais des progrès sont encore possibles dans l'horreur, tant l'imagination des hommes est fertile. Le Qatar écrasé par la chaleur et par ses réserves immenses de pétrole climatise ses rues, ses marchés et ses stades extérieurs. Le monde entier va fêter la nouvelle année dans une débauche de lumières, feux d'artifice et autres pétards.

Tout va à vau-l'eau.

Janine

AQUARELLE

C'était un jour d'automne tout gris avec des ondées.

Je sirotais un café depuis mon appartement au premier étage qui donnait sur le chemin en bas. L'appartement était dans une grande maison en bordure de la ville et le chemin montait dans la forêt.

J'ai entendu un plouf-plouf, et puis j'ai vu une petite fille qui sautait de flaque d'eau en flaque d'eau, et après chaque saut elle éclatait de rire. Elle avait quel âge ? Six ans peut-être ? Elle portait des vêtements de toutes les couleurs, jaune, orange, bleu, vert. Cette petite fille venait sur le chemin uniquement par temps de pluie quand il y avait des flaques d'eau.

J'ai demandé à mes voisins s'ils connaissaient cette fille, mais personne ne l'avait jamais vue. Bizarre !

Un jour de pluie, elle était là encore, et je suis descendue avec l'espoir de faire sa connaissance :

— Bonjour, je vois que tu aimes l'eau ! Moi aussi ! Je m'appelle Andrea, et toi, comment tu t'appelles ?

Elle cessa de rire et me regarda en silence.

Mes efforts d'entamer une conversation allaient à vau-l'eau, et elle partit en courant vers la forêt.

Je continuais de la voir de temps en temps, et parce qu'elle ne voulait pas révéler son nom, je l'appelais « Aquarelle ».

J'étais de plus en plus intriguée par cette petite fille. Où habitait-elle ? Et pourquoi venait-elle dans le chemin quand il pleuvait ?

Un jour, encore fluide partout, j'ai entendu comme d'habitude plouf-plouf. J'ai décidé de la suivre. J'ai mis mon ciré et je suis descendue dans le chemin. Aquarelle était en train d'aller dans la forêt et je la suivis discrètement.



Elle était engloutie dans la forêt très sombre et puis je l'ai vue grimper un grand portail devant une maison du XIX^{ème} siècle au milieu d'un parc.

Je trouvais une plaque à côté du portail. J'ai frotté avec la main et j'ai lu : L'Oasis.

Il me semblait que la grande maison était abandonnée, donc moi aussi, j'ai grimpé le portail et je suis entrée dans le domaine comme Aquarelle.

Il y avait un étang à côté de la maison envahi par la forêt en laissant des troncs et des racines enchevêtrés qui le faisaient ressembler à une mangrove.

Mais où donc était passée Aquarelle ?

Puis j'ai entendu un rire. Elle se cachait quelque part !

L'eau ruisselait partout et j'étais trempée. Donc j'ai décidé de rentrer.

Ce soir-là, je suis allée à la bibliothèque pour parler avec mon ami Jo qui connaissait tout de l'histoire locale. Il m'a expliqué que L'Oasis était le domaine d'un couple de chercheurs scientifiques qui passait beaucoup de temps dans le Sahara. Ils avaient une fille, mais un jour, lorsqu'ils étaient là en vacances, elle s'était noyée dans l'étang du domaine.

J'ai commencé à avoir des frissons dans le dos.

Est-ce que Aquarelle était une créature de mon imagination ?

Les jours suivants, il faisait beau. Donc, pas d'Aquarelle dans le chemin.

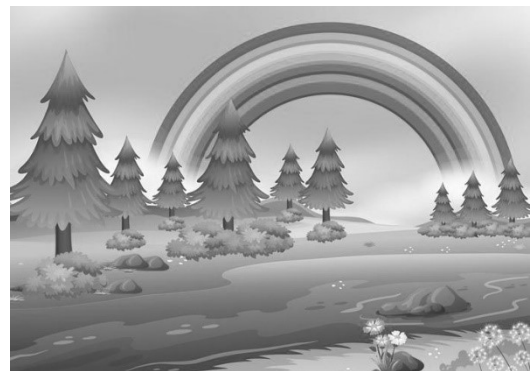
Il commença à pleuvoir en fin de semaine, et puis plouf-plouf, elle était là.

J'ai encore décidé de la suivre.

Elle est entrée dans la propriété en escaladant le portail comme la dernière fois et j'en ai fait de même. Elle a encore disparu, mais j'ai aussi entendu un rire. À ce moment j'ai vu le soleil briller et un arc-en-ciel se former au-dessus de l'étang. Aquarelle le traversa comme un pont et elle disparut.

C'est la dernière fois que je l'ai vue.

Jill



Au revoir, ciao, ciao

« Ooh, nous sommes fatigués, fatigués ». Courage les mots, c'est presque la fin !

Le petit groupe de femmes de « dis-moi dix mots » était dans la bibliothèque et s'asseyait dans un petit cercle au milieu duquel était placé un seau.

Chacune d'elle jetait des mots dans le seau. Aquarelle était le premier et entraînait avec un plouf, suivi par Ondée et Oasis. Fluide ruisselait lentement sur ses compagnons. « Yak, je suis trempée », criait Oasis ! Mangrove entraînait et prenait les autres dans ses bras pour qu'ils puissent se cacher.

« Mais où sont les autres ? », criaient les mots depuis le seau. « Ah, ah » hurlait Spitant et il poussait le dernier dans le seau et plongeait lui-même.

« Tous sont engloutis ? », demandait la doyenne. « Oui madame ! » ont répondu tous les autres.

« Ne vous inquiétez pas les mots », disait la doyenne, « je vais vous emmener au recyclage. Donc à un de ces jours ! »

Maintenant, le groupe était confiné attendant les nouveaux mots !

Jill

Bat-l'eau

Tout partait à vau-l'eau, les tenues, le nombre de boutons, les laies encombrées, le nombre de voitures des suiveurs partout et le téléphone portable qui concurrençait le travail des chiens.

Pourtant le piqueux menait bien sa meute. Il les encourageait, les appelait par leur prénom. Les beagles couraient, pas encore épuisés mais déjà haletants mais libres, sans ridicule laisse. Il fallait absolument le retrouver. Les chiens semblaient fluides lorsqu'on les apercevait sautant un ruisseau, galopant de plus belle ensuite sous la futaie.



Au loin un grand cerf se tapit, sage dans les fougères. Il pense que l'équipage va faire défaut, qu'ils partiront sur un plus jeune cerf inexpérimenté. Il est calme mais chevaux, meute, et cavaliers s'approchent. Il bondit, magistral toujours. Il sait qu'il va vers cet étang, presque une mangrove, qui fait perdre la trace aux chiens démunis. Mais pourtant, ils sont déjà là, tout autour. On sonne le bat-l'eau. Il attend, résolu. Il les observe, tente de se relever, droit maintenant

il leur fait face, les regarde. Son larmier frémit. La dague s'approche, luisante près de son poitrail. Il charge une dernière fois. Le piqueux recule puis revient déterminé. Les sonneurs annoncent l'hallali. L'eau va l'engloutir. Non ! La barque arrive, l'emporte dans un mouvement qu'il n'a jamais connu. Il semble qu'il nage. Il n'entendra pas les chiens qui vont repartir, suants, contents. Ils entourent les hommes rassemblés ; retenus par la voix connue. Les chevaux sont luisants, fumants. Les cavaliers dans leur livrée sont droits. Les bois sont balancés avant la curée sur la peau du cerf. Tout le monde, comme une célébration observe, silencieux, recueilli, ce moment juste avant que les chiens se disputent la dépouille.

Il est parti, tel un clandestin, de cette forêt qui lui appartenait.

Jocelyne

Comme une oasis au milieu de l'ondée...

En cette période particulière
où le monde semble partir à vau-l'eau,
s'engloutir et faire plouf,
je ne me résous ni à me mettre à l'aquarelle,
ni à la théorie qui ruisselle.
J'espère mieux qu'une mangrove,
quelque chose de plus spitant,
un stimulant, un espoir, comme un fluide énergisant,
comme une oasis au milieu de l'ondée.

Virginie

Des mots pour notre confort quotidien

Aquarelle : oui, il faisait de l'aquarelle dans son pays mais il a dû partir sous la contrainte croissante contre la liberté.

À vau-l'eau, englouti, fluide : oui, il s'est retrouvé sur cette barcasse qui allait à vau-l'eau, entourée de fluide, qui l'a englouti au large des côtes libyennes.

Mangrove, oasis : rêves désormais impossibles.

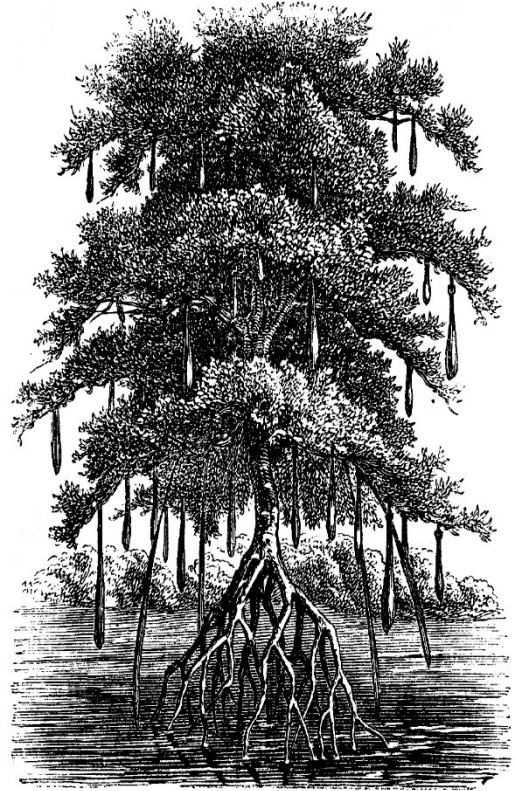
Ondée : tu rigoles, là ?

Plouf : sans commentaire.

Ruisseler : oui, il a vu ruisseler les larmes de la mère dans son impuissance en voyant son enfant se noyer.

Spitant : sans commentaire.

La mer à 18 heures : elle est redevenue calme. Ils ont... tous... disparu.

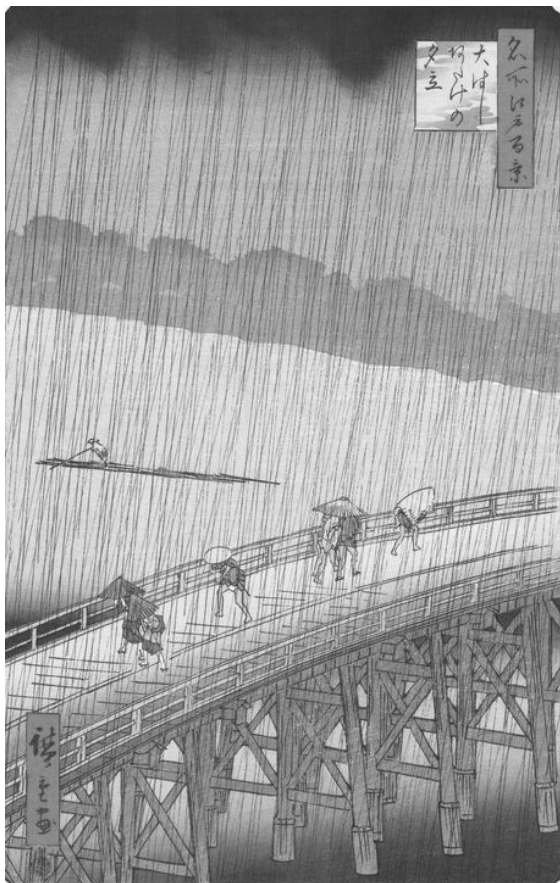


Claudie

Drôle d'oasis

Francis Ponge a rendu hommage au verre d'eau qui conjugue deux transparences sans les altérer : « l'eau ne change presque rien au verre et le verre ne change rien à l'eau ».

Ce n'est pas le cas pour la baignoire, contenant qui reste toujours teinté de son usage révolutionnaire : Marat, le couteau, le linge resté inerte. Cette tragédie de la baignoire se renouvelle aujourd'hui. Elle devient l'ennemi à engloutir contre la svelte douche aux mille vertus. Plonger dans un bain moussant, chaud, avec un livre risque de devenir un délit sociétal.



Le rideau de douche hitchcockien a été définitivement relégué au profit de ruisselante baie coulissante. Impossible désormais de transformer la salle de bains en mangrove.

Plus bas dans le salon, accroché à sa cimaise, « Le jardin des délices » de Bosch continue depuis 600 ans à nous narguer avec son univers sphérique, ce jardin paradis où des plantes, des animaux, des êtres vivants s'ébrouent et s'abreuvent.

À côté, dans la pluie du soir d'Hiroshige, difficile depuis 300 ans d'échapper à ces rideaux de pluie incessants. Il nous reste peut-être alors à pouvoir nous réfugier dans l'eau de Monet, ciel dans un jardin-paysage reconstitué, où les nymphéas flottent imperturbables.

Au-dehors dans la piscine d'Hockney, impossible de retrouver les plongeurs définitivement anonymes et perdus dans leur énigme.

Le soir tombe, et Turner n'est pas loin avec son déluge et ses tourbillons et toute l'eau qui éclate partout. Les sirènes peuvent revenir et l'oiseau bleu de Magritte ne va pas tarder à engloutir son ciel nuageux.

Et Ingres, au fond du jardin qui continue à gaspiller l'eau de la source depuis 300 ans. Quelle honte.

Jocelyne

EAU VIVE

Terre sèche engloutie
Pluie soudaine
Aquarelle désaltérée.

Coquillages pétrifiés
Renaissent enfin
D'une ondée magique.

Lit stérile asséché
Fluide fertile
Engrosse à vau-l'eau.

Sa fontaine régurgite
Une eau spitante
Vaugînes ruisselle.



Gisèle

Fin de partie

« À moi comte, deux mots. »

« Comment ça deux mots ? Et nous alors. »

« Comment ça, vous ? »

« Mais enfin, d'où sors-tu ? Tu ne vois donc pas que nous sommes tous les dix confinés, dans un seul espace ! »

Et à partir de là, tout alla à vau-l'eau ! D'ailleurs, ce dernier prit immédiatement la tête d'un vol migratoire pour les emmener vers des contrées plus clémentes qui les accueilleraient avec bénédictions.

Ainsi ils survolèrent bientôt le Sahara qui les vit arriver avec ravissement. Les oasis quasiment desséchées soupiraient d'aise en recevant ces délicates ondées qui les abreuyaient sans les engloutir.

Soudain la végétation ruisselait de bonheur en déployant ses couleurs. Les petites gerboises spitantes jouaient à faire des ploufs dans les oueds enfin fluides.

Ici point de mangroves saturées d'eau. Non ! Juste ce qu'il faut pour enchanter l'aquarelliste qui attendait leur retour. Alors, à bientôt une nouvelle migration !



Nicole

Joli bois flotté

Je suis le vilain bois flotté,
Emporté, balloté, secoué,
La mangrove m'engloutit,
Je suis petit, si petit...

Plouf ! L'on m'a jeté
comme un déchet...
Je vais à vau-l'eau,
sans rien sur mon dos,

Et quand vient une ondée,
je ruisselle,
je suis trempé,
enfin je me sens fluide,
Mais je suis si humide

Je rêve de me sécher
au bord d'une oasis ensoleillée
Mon écorce sera spitante
Et de couleur amarante

Je suis le joli bois flotté,
je suis enfin remarqué,
peint dans une aquarelle
par une belle demoiselle.

Marie-Edith

Koala 2020

C'est l'histoire d'un petit koala qui n'a pas eu de chance.

Il vivait sa petite vie de marsupial arboricole, *Phascolarctos cinereus* pour les scientifiques, plus communément appelé « paresseux australien » dans sa forêt d'eucalyptus. Ses lointains ancêtres avaient été exterminés par les Européens au début du XX^{ème} siècle à cause de leur fourrure très recherchée, en particulier pour en faire des couvertures de voiture (15 koalas pour une couverture...). Des



millions de koalas furent tués en un quart de siècle dont 600.000 à 800.000 massacrés en un mois de chasse en 1928, d'où un soulèvement colossal de l'opinion publique et la mise en place d'un programme de protection et de repeuplement dans les années 1930, avec des transferts d'animaux.

Notre koala menait une vie pépère perché dans la canopée, dormant 20 heures par jour, mangeant les feuilles et les écorces de certains eucalyptus qu'il trouvait à proximité. Quand nécessité faisait loi, à la recherche de nouveaux arbres, il pouvait faire jusqu'à 10 kilomètres, mais en temps normal son parcours ne dépassait pas 50 à 60 mètres, ses longs doigts aux griffes incurvées faisant de lui un excellent grimpeur mais un piètre coureur de fond. Il avait peu d'ennemis, les dingos, les varans et les aigles, sans compter les autos quand il se hasardait à traverser une route mais il suffisait qu'il se planque dans les arbres pour échapper aux prédateurs, sa couleur marron gris argentée le camouflant.

Jusqu'au jour où le monstre arriva, le feu, engloutissant tout sur son passage, rugissant comme un avion passant en rase-mottes. L'enfer sur terre. Les uns après les autres les arbres se transformaient en torche et s'effondraient. Le sol était devenu un brasier incandescent. Tout le bush brûlait. Seules des ondées bienfaisantes auraient pu calmer le monstre. Lorsqu'il n'y eut plus rien à brûler après des jours et des mois, le feu s'arrêta. Enfin

la pluie arriva mais comme la végétation avait disparu, rien n'arrêta le ruissellement et ce furent les inondations.

La famille du petit koala avait grillé avec des millions d'autres animaux dans ce barbecue géant. Lui s'en était sorti, à part quelques touffes de poils en moins, miraculeusement réfugié dans la mangrove. Mais lorsque les eaux montèrent il fut emporté par une crue et se noya.

Janine

La Voie lactée

Avant même la naissance du monde, le fluide lacté nourrissait l'univers en gestation par ses voies innombrables.

Et puis, beaucoup plus tard, le vide sidéral ainsi irrigué donna naissance à l'oasis primordiale.

Et puis, beaucoup plus tard encore et comme il a été recommandé de croître et multiplier, cette oasis mère, ou père ou les deux, crût et multiplia de telle sorte que le cosmos, toujours aussi désert, était alors parsemé d'innombrables oasis-bébés qui éructaient des lacs lactés tout aussi innombrables.



Bientôt ces lacs commencèrent à déborder et ruisseler ou baver, comme on voudra, partout. Et comme il n'y avait pas encore de femme de ménage, l'univers était dans un grand embarras.

Finalement il y eut une sorte de coalition, dont la genèse reste encore un mystère, qui aboutit à la création du grand bain originel.

Et puis des années-lumière plus tard, des ondes se propagèrent sur cette vaste blancheur que les savants grecs pensent être les tout premiers plouf-plouf-plouf. Certains n'y voyaient que des sortes de ricochets bien dans l'air de ces temps juvéniles, tandis que d'autres pensaient avec gravité qu'il s'agissait de la véritable pierre angulaire de tout l'édifice universel. D'autres enfin balayaient ces hypothèses en affirmant qu'il fallait voir là la première ondée de météorites venant d'un

autre univers plus avancé. Bref ce fut là une mémorable querelle de ces esprits anciens décidément bien spitants.

Quoi qu'il en soit, ce phénomène a bien failli engloutir la création, et pendant longtemps tout alla à vau-l'eau. Mais c'était sans compter avec l'imagination de notre vieux monde qui inventa une sorte de poubelle cosmique que d'aucuns considèrent être en fait un prototype d'aspirateur collectant ces averses de météorites. Les scientifiques actuels appellent maintenant ces poubelles des trous noirs.

Mais ces mêmes scientifiques viennent de découvrir qu'il se pourrait bien que dans ces profondeurs abyssales, un extraordinaire phénomène de transformation s'opère pour métamorphoser les météorites en étoiles ensuite éjectées en pluies étincelantes, ce qui nous permet d'espérer un avenir plus lumineux !

Ceci est le résumé d'un article d'une astrophysicienne, le Docteur Honoris Causa Stella Mangrove (à noter que le féminin n'existe pas encore pour ce titre) et paru dans la très sérieuse revue scientifique « Nature et Potiron ».

Pour information, on peut voir actuellement une exposition de Madame Stella Mangrove devenue aquarelliste depuis sa retraite.

Nicole

Le peintre au chevalet devant l'église



Il arrive encombré de ses petits sacs et son chevalet sous le bras. Il déballe son tabouret, installe son chevalet, la toile et la minuscule table sur laquelle il pose avec précaution ses tubes, sa palette pour l'aquarelle et sa bouteille d'eau spitante. Prenant une large et fluide inspiration, il contemple l'église, les platanes. Il a la sensation de se trouver dans une oasis. Les ombres portées par le vent léger varient comme celles de la mangrove sur les bras d'une rivière se perdant dans la jungle. D'un geste expert, il prépare ses couleurs et commence à les poser avec délicatesse mais détermination sur la toile vierge. Oh, toutes ces nuances de vert qui ruissellent sur lui et l'engloutissent littéralement dans une profonde concentration !

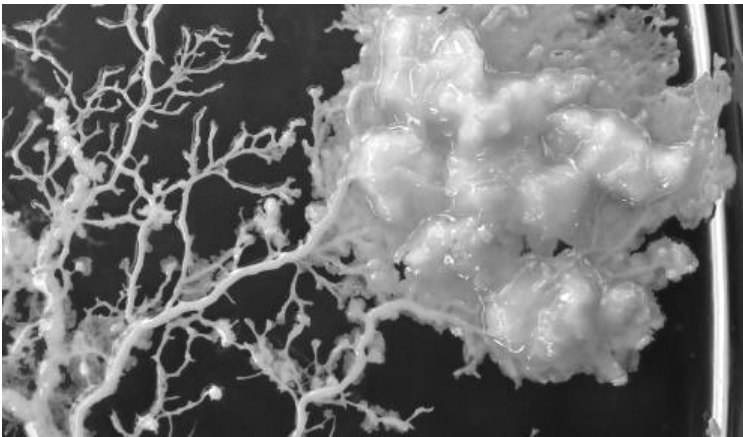
Et puis plouf ! une ondée soudaine ruisselle sur son tableau en création et tout son travail part à vau-l'eau ! Il est dévasté mais reste coi. Ce n'était qu'un petit grain de rien du tout. Le soleil revient comme si de rien n'était. Alors il regarde à nouveau sa toile, et constate l'œuvre de la nature sur la toile un peu lessivée : et voilà qu'apparaît non plus l'église et les platanes, mais une plage du Nord sous la lumière merveilleuse de la côte d'Opale, avec des teintes en fondu délicat tels les paysages de la mer à 18 heures.

Claudie

Quel phénomène !

Il (ou elle...prudence, je ne veux pas être clouée au pilori par les antispécistes ou les féministes), donc il/elle était bien tranquille dans la forêt sous son matelas de feuilles. C'était son oasis. Une petite ondée le/la rafraîchissait de temps en temps sans l'engloutir. Bien sûr, il/elle n'était pas très spitant, plutôt mollasson même disaient les mauvaises langues. Vivons cachés, vivons heureux !

Mais un beau jour de 2019 tout changea. Télé, radios, YouTube, chercheurs du CNRS ne parlaient plus que de lui ou d'elle. À partir de là tout alla à vau-l'eau. On avait transporté cet être vivant, ni plante, ni animal, ni champignon, ni rien de rien au zoo de Paris. C'était lui/elle la star de l'année, supplantant le panda ou le rhinocéros blanc.



Son nom scientifique : myxomycète (trop long pour le scrabble), mais BLOB pour la scène et les intimes.

Quel phénomène BLOB ! Pas de bouche, ni d'estomac, ni d'yeux, il détecte la nourriture et l'ingère. Rien de bien gastronomique, des bactéries, des microbes et les jours de fête au zoo quelques flocons d'avoine dispensés par sa soigneuse.

Il n'a pas de cerveau, mais il peut communiquer et même résoudre des problèmes aussi métaphysiques que choisir entre deux microbes lequel il va manger. Il n'a ni jambes, ni pattes, ni ailes mais fluide, il se déplace jusqu'à 1 centimètre par heure en s'étirant, pas vraiment marathonnien. Coupé en deux, il cicatrise et renaît. N'allez pas croire que cet être vit dans une lointaine mangrove africaine, non, on le trouve dans toutes nos forêts un peu humides. Les torrents peuvent ruisseler sur lui ou la sécheresse le griller sans que cela l'affecte. Il n'aurait pas deux sexes différents mais 720. J'imagine le chercheur dont le sujet de thèse est le sexe de BLOB. Bof ! En d'autres temps, de doctes théologiens s'étaient

passionnés pour le sexe des anges, alors... BLOB est quasi immortel, le Graal de tous les chercheurs google de la Silicone Valley.

Mais quel est le savant fou, le nouveau Frankenstein qui a créé cet être et l'a laissé s'enfuir de son laboratoire haute sécurité ? Vous n'y êtes pas. Il existe depuis 500 millions à un milliard d'années (la fourchette est large, mais comme homo n'était pas là pour le voir, quelle importance ?). Que pense BLOB de cette soudaine notoriété ? J'ai essayé de l'interviewer via le Jardin zoologique de Paris qui l'expose actuellement. Il m'a envoyé sa photo et une dédicace empruntée à Renaud « J'étais tranquille, j'étais peinard, allongé dans ma mare... Laisse béton ! »

Janine

Le pony-games

Connaissez-vous le pony-games ?

Bon évidemment, si vous cherchez une oasis paisible au fin fond du Sahara où achèvent de mourir quelques vieux lions gâteaux abandonnés là par des cirques non vertueux, vous vous êtes trompé de goudron. Le reportage sur l'éthique des cirques, c'est pour un autre jour !

Si vous avez décidé de faire une croisière de luxe dans les lointains exotiques non encore contaminés par le covid-19 pour vous aventurer, à vos risques et périls néanmoins, à la découverte de mangroves bourrées d'animaux insolites et dangereux, vous vous êtes encore trompés de circuit.

Mais si vous êtes tout bonnement restés dans cette bonne vieille Europe sans craindre la météo fluide d'hiver, les ondées intermittentes du printemps ou les ruissellements dévastateurs d'automne, alors, vous aurez peut-être l'occasion de découvrir ce jeu très sportif plus particulièrement destiné aux enfants, mais néanmoins ouvert à tous, quel que soit l'âge, comme dit la brochure. Enfin là, faut voir !...



Voici des poneys complètement craquants, débordant d'énergie que nos amis belges pourraient très justement qualifier de spitants tant ils sont agiles, vifs, véloce, virevoltants, pétillants de joie et magnifiques. Leurs galops sont si fulgurants que leurs sabots semblent ne pas toucher terre et sont à peine souillés sur les terrains

quelquefois bien boueux. On pourrait même croire que ce sont des bébés pégages. Alors, avec eux, l'expression « aller à vau-l'eau » n'a vraiment aucun sens !

Et leur spectaculaire vivacité n'est pas de trop quand on sait les épreuves qu'ils doivent traverser ! Car ils ont la lourde tâche de conduire leur partenaire cavalier vers la victoire en leur permettant d'attraper des balles pour les mettre dans des cônes, des tubes dans des seaux de diverses tailles, des drapeaux ou des tasses sur des piquets, ce qui oblige souvent les cavaliers à mettre pied à terre et de remonter aussitôt dans la foulée sur leur monture piaffante. Car les ploufs sont interdits sous peine d'élimination, et les chevauchées sont donc fantastiques.

D'ailleurs les enfants sont tellement médusés par ce spectacle qu'ils en oublient d'engloutir leur goûter !

Et les enfants ne sont pas les seuls médusés, car notre reporter aquarelliste en est resté le pinceau en suspens. Pour compenser cette déconvenue, il a dû faire une déclaration publique finale pour signaler que cette activité avait été inventée par l'imagination cavalière du prince Philip dans les années 50 et très rapidement exportée sur le continent, bien avant que certains désordres n'interviennent !...

Nicole

Le Tournoi des Six Nations 2020 – c'est du RUGBY



(À lire avec l'accent du sud-ouest.)

Bonjour, merci de me donner l'antenne. Je suis Eleanor Rigby, la toute nouvelle commentatrice de ce prestigieux tournoi des Six Nations 2020 sur notre chaîne. Je vais tenter de vous faire vivre les plus beaux moments de ce magnifique France-Angleterre du dimanche 2 février 2020, à 16 heures. Allez, c'est parti, le coup d'envoi est donné !

Nos Français semblent fringants, face à leur adversaire redouté : les Anglais qui sont désormais brexités, c'est définitif depuis deux jours – Damned. Connaissant l'esprit sportif et fair-play du rugby, je doute fort qu'il y ait des ressentiments de part et d'autre par rapport à cette décision qui menace tellement d'aller à vau-l'eau si l'intelligence n'est pas mise au service des négociations entre le Royaume-Uni et l'Union européenne. Mais ceci est une autre histoire.

Tout d'abord, dans ce match mémorable, je souhaite vous communiquer un peu de légèreté vestimentaire :

Les Anglais, très clean en blanc (côté météo : temps mitigé, petite ondée pour l'instant qui, espérons-le, ne va pas commencer à ruisseler sur le terrain pour les faire ressortir en bouillasse – mais que diantre, Saint-Denis, ce n'est pas une oasis), chaussures blanches à bandes jaunes genre gilet jaune (un clin d'œil ?).

Les Français en maillot bleu, short blanc et de belles chaussettes rouges (un beau rouge, ma foi).

Entrons dans le vif du sujet : ouah, à la 25^e minute : 17 – 0 pour la France. Les Blancs vont-ils être engloutis par la vague bleue ?

Un certain agréable étonnement devant cette nouvelle équipe française, qui a un jeu spitant, vif, une grande fluidité, un immense esprit d'équipe, une grande légèreté. En face, les Anglais sont plus lourds – au niveau des gabarits et à titre de référence, je lis que le pack d'Anglais est de 893 kg contre 873 kg pour les Français dans une mêlée (20 kg de plus, ça compte dans la poussée). Pour les néophytes comme moi, dans une mêlée, les postes avant

des équipes se réunissent et s'empoignent pour tenter de récupérer le ballon en le faisant rouler avec les pieds et dès que le ballon est ressorti d'un côté ou de l'autre, les autres recommencent à courir après le ballon – bon, je reste très approximative sur les explications, les règles sont tellement complexes que je ne les ai jamais lues, mais elles changent désormais dans le bon sens (moins de violence, plus de courtoisie, c'est ce que j'aime bien dans le rugby, les joueurs sont bien plus courtois et moins individualistes que dans d'autres sports collectifs et sont très respectueux de l'arbitre).

Une mêlée, ça ressemble à une mangrove, ya des bras et des jambes dans tous les sens – mais ça a un sens apparemment pour obtenir le ballon. C'est comme cela que j'ai repéré sur les bras et les jambes de belle taille que certains joueurs arborent des tatouages absolument impressionnants : rien à voir avec de l'aquarelle.



Score : La France a battu l'Angleterre 24 à 17, après un très joli match.

Et voilà que contre toute attente, on m'a redonné l'antenne pour le match France-Italie du 9 février 2020, remporté par la France 35-22. Je vous en fais en différé un résumé très rapide car la Direction de la chaîne vient de me convoquer.

Un match étonnant et intéressant. J'ai beaucoup aimé le jeu des Italiens, j'étais même contente lorsqu'ils ont marqué. L'équipe de France était à mon avis moins soudée que contre l'Angleterre, mais beau match. Mon seul commentaire très léger : un Italien a déchaussé, et vu le gros plan lorsqu'il a enfin récupéré sa chaussure, j'ai noté une information importante : les Italiens font leurs nœuds de lacets comme les Français.

Maintenant, désolée de vous quitter, on vient de me dire que je dois absolument visionner les autres matches des futurs adversaires afin de jauger leur jeu, car, si je souhaite poursuivre cette belle aventure de commentatrice sportive, mes commentaires ne seraient pas assez pointus par rapport aux gloses de tous les autres commentateurs sportifs qui se gobergent de lieux communs, mais j'ai du travail pour en arriver à leur niveau – ou pas.

À vous les studios, ici Eleanor Rigby

Claudie

L'eau ruisselle

L'eau ruisselle
Roule et descelle
Dessale, dessaoule et dessoiffe,
Elle porte les baleines, promène les glaçons,
Elle polit les galets, offre un lit aux poissons
Joue les escarpolettes pour les grands oiseaux blancs :
Les goélands adorent se poser sur ses bancs.
Longchamp des hippocampes en casaque d'écume,
La grande bleue verdoie où fleurissent les algues
Et roule quelques soucis dans le creux de ses vagues
Qui font des cheveux blancs au corail mourant.



Frédérique

Les aquarelles de la musique

Gaspard de la nuit



« Gaspard de la nuit ». Vous connaissez peut-être les 3 morceaux de musique pour piano de Maurice Ravel composés d'après le poème-prose de Aloysius Bertrand censé être le premier poème-prose écrit en français, publié en 1844, tombé dans l'oubli et redécouvert par Baudelaire ?

C'est de la musique fluide qui vous enchante.

Voici Ondine, l'esprit de l'eau, mi-ange, mi-démon qui sort du lac avec l'espoir de se marier avec un homme. Mais celui-ci refuse la bague qu'elle lui offre et son projet va à vau-l'eau. Déçue et en colère, elle descend avec un plouf dans son palais au fond du lac. Les notes étincelantes du piano tombent sur vous comme une ondée qui ruisselle dans votre esprit.

Et puis, voici Scarbo, le petit lutin spitant, malicieux et diabolique.

L'une des 5 pièces des « Miroirs » de Ravel, « La barque sur l'océan », crée une oasis de paix autour de vous.

Je ne trouve pas les mangroves dans la musique de Ravel. On ne peut pas tout avoir !

Pour finir, qui est « Gaspard de la nuit » ? Eh bien, c'est le diable dans tous ses aspects !!!

Jill

Les Mangrove

Les Mangrove ?

« Ah, disaient les voisins avec un petit sourire sournois, quelle oasis de paix était leur foyer !!! »

Madame Mangrove passait toutes ses journées en faisant des aquarelles, dans son jardin le plus souvent. Les Mangrove habitaient en Normandie où les ondées sont fréquentes avec pour conséquence des retours précipités dans la maison de Madame qui criait « mes tableaux ! mes tableaux ! »

Madame Mangrove avait envie de visiter des villes comme Venise, Madrid, Saint-Pétersbourg, d'aller à l'opéra et de manger dans de bons restaurants. Le problème c'était monsieur Mangrove qui refusait de payer pour ses rêves parce qu'il dépensait presque tout son argent en achats de poissons tropicaux exotiques.

Sa passion, c'était ses aquariums qu'il avait partout dans la maison : le séjour, la salle de bains, les chambres, etc. Madame Mangrove était en colère en permanence et décida de faire chambre à part. Elle avait aussi pris un chat qu'elle appela Plouf. Plouf regardait les poissons dans les aquariums et, encouragé par madame Mangrove, il plongeait sa patte dans l'eau pour tenter d'en attraper un.

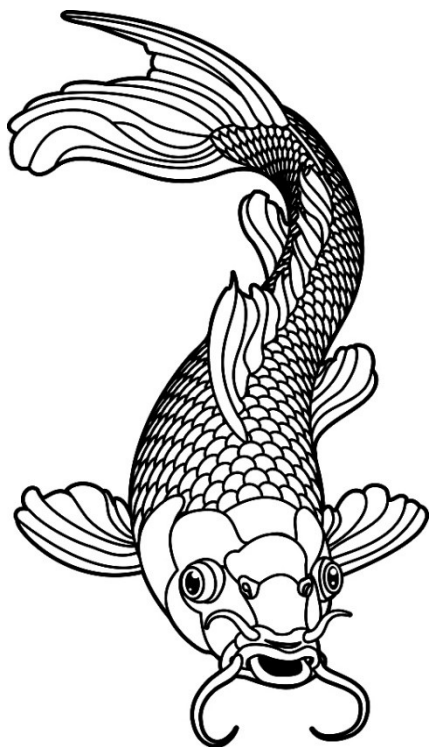
Monsieur Mangrove en revanche avait acheté deux bouledogues anglais qu'il appelait Boris et Brexit. Madame Mangrove qui avait des racines britanniques était outrée et menaçait d'acheter un autre chat qu'elle aurait appelé Romain.

Le soir, monsieur Mangrove s'engloutissait dans la lecture de magazines de plongée. Il préparait ainsi ses vacances dans les Maldives où il pourrait voir ses poissons dans leur environnement naturel.

Bien sûr Madame Mangrove resterait à la maison avec ses aquarelles. Vous pouvez voir que les Mangrove avaient un foyer fluide...

Mais une tempête se préparait.

Un soir monsieur Mangrove rentra du travail et prépara son départ en vacances pour le lendemain.



Pour une fois, madame Mangrove avait fait la cuisine ce soir-là.

« Ah, ça sent bon ! » dit monsieur Mangrove.

« Oui, j'ai fait des fish and chips pour toi » répondit madame Mangrove.

Et le couple se mit à table, entouré par les animaux.

« Mais que c'était bon ! » dit monsieur Mangrove en finissant son repas. « Tu es allée au marché pour acheter le poisson ? »

« Ah non ! répondit madame Mangrove, je n'avais pas le temps et de toute façon, il y avait ce gros poisson dans l'étang du jardin ».

C'est à partir de ce moment-là que tout alla à vau-l'eau. Monsieur Mangrove commença à blêmir et la sueur ruisselait sur son visage.

« Tu as tué et cuisiné ma carpe japonaise qui coûtait une fortune ? Ah non ! Ah non ! »

Un peu plus tard les voisins observèrent une ambulance de pompiers qui transportait monsieur Mangrove à l'hôpital.

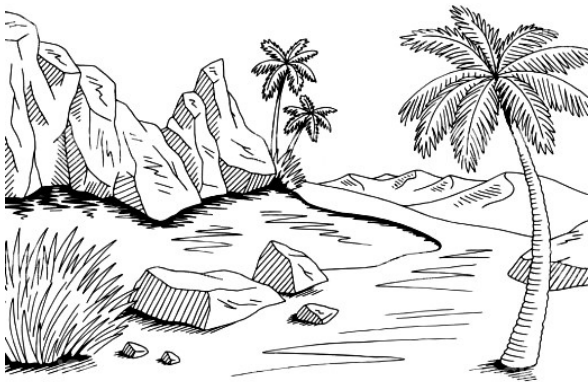
Et madame Mangrove est devenue une veuve joyeuse. Elle vendit les poissons exotiques pour des sommes exorbitantes et commença à visiter les villes, opéras et restaurants qu'elle désirait connaître depuis si longtemps. Elle envoya Boris et Brexit en Angleterre dans une famille qui avait tourné le dos à l'Europe et adopta un autre chat qu'elle nomma Harry.

Une Happy end peut-être ?...

Jill

Les pluies d'antan ?

Il n'avait pas plu depuis plus d'un siècle ou peut-être deux. Pas la moindre ondée, pas le plus petit ouragan. Les terres crevassées se craquelèrent, des gouffres s'ouvrirent engloutissant les villes, mortes depuis longtemps, ou des pans de montagne. Les arbres des forêts séchèrent sur pied alimentant de gigantesques incendies. Quand tout fut brûlé, le désert s'installa. Les galets charriés autrefois par la Durance tapissèrent les regs et les falaises effritées devenues fluides se transformèrent en sable qui, poussé par le vent, s'amassa en cordons de dunes. Vipères cornues, scorpions, cobras proliférèrent. Les sangliers et les chevreuils laissèrent la place aux oryx, fennecs et guépards.



L'Europe était devenue un vaste Sahara où toute vie humaine avait disparu. Les autres continents avaient subi le même sort. Les hommes incapables de s'adapter à un monde de rareté extrême, à l'image des Bushmen du Kalahari ou des Inuits du 19^{ème} siècle, n'avaient survécu que dans deux régions : l'Antarctique devenu vert après la fonte des glaces et la région des Grands Lacs d'Afrique. Paradoxe : c'était là le berceau de l'humanité d'où avaient émergé il y a deux millions d'années les premiers hommes partis ensuite à la conquête

du monde et c'était là que s'étaient repliés des groupes d'Européens fuyant la sécheresse universelle, recréant des villes, réinventant le monde à partir de tout leur savoir emporté dans des clés USB.

Comme les explorateurs du 19^{ème} siècle découvrant l'Afrique, ces nouveaux hommes partirent à la découverte de l'Europe, terre de leurs ancêtres, dans leurs aéronefs solaires capables de rallier les deux continents en quelques minutes. Ils emmenèrent un groupe de savants, comme Bonaparte l'avait fait en Égypte.

À bord, les géologues, les hydrauliciens, les historiens, les archéologues et leurs équipements high-tech survolèrent le bassin méditerranéen en rase-mottes tentant de résoudre l'énigme : « comment en est-on arrivé là ? ».

Sous leurs yeux tout n'était que sable et roches brûlées. De temps à autre des ruines de villes se signalaient, Rome, Paris, Ur, Pétra, Stonehenge, les arènes de Nîmes, le théâtre antique d'Orange. Et puis soudain une tache verte, une oasis, émergea devant leurs yeux ébahis. C'était Vaugines assis sur ses sources jadis abondantes qu'un collectif eau avait sauvées un siècle ou deux auparavant où ruisselait encore un maigre filet d'eau. Y subsistaient quelques indigènes, de petite taille, vêtus de pagnes en feuilles et équipés d'outils en bois, avec lesquels les nouveaux venus d'Afrique, les spitants comme ils aimaient se dénommer, tentèrent de fraterniser.

Janine

Lettre à Monsieur Météo Télévision



Je vous écris de nouveau, bien que mes précédentes lettres n'aient jamais reçu de réponse et qu'au téléphone, c'est toujours le même disque. Je ne suis pas contente du tout de vos prévisions.

Tout va à vau-l'eau dans vos services, vous vous contredisez d'un jour sur l'autre. Vos présentatrices sont tellement spitantes qu'elles jargonnent à toute vitesse à coups d'anticyclone, basse pression, ouragan, submersion, du temps qu'il fait à Saint-Pierre-et-Miquelon ou aux Antilles. Ce qui m'intéresse c'est le temps qu'il va faire chez moi et pas dans les oasis du Sahara.

Vous manquez de précision, vous aviez prévu de légères ondées, et il pleut à verse ici, alors qu'il ne tombe rien à Cucuron où les peintres terminent leurs aquarelles au bord de l'étang sous le soleil pendant que les grosses carpes rouges font des ploufs. Ce qui m'intéresse c'est chez moi et non dans les villages voisins.

Surtout, je vous trouve trop pessimiste. À force de prévoir la montée des eaux qui va tous nous engloutir, la survenue de tempêtes plus fréquentes, l'arrivée du désert à nos portes, la fonte des glaces, ça va finir par arriver. Si le ciel nous tombe sur la tête, le responsable ce sera vous.

En espérant que vous allez améliorer vos prévisions, je vous salue.

Janine

Madame Blaireau.

Madame Blaireau était très affairée ces derniers temps. Elle semblait retaper son logis vraisemblablement en vue d'un heureux évènement à venir. Mais il fallait faire vite car les ondées menaçaient constamment d'engloutir ses travaux. Il faut dire aussi qu'elle avait vu très large en multipliant les pièces à vivre, à dormir, à manger, à se reposer, à jouer, à faire ses besoins, à se laver, à se cacher, etc., chacune étant reliée aux autres par une multitude de galeries formant un réseau véritablement labyrinthique où elle se perdait elle-même, sans compter les rencontres inopinées avec Madame Taupe qui en faisait autant de son côté pour les mêmes raisons. Mais, comme sa voisine, elle tenait impérativement à offrir à sa petite famille une oasis de paix, d'où sa fébrilité !



Et l'heureux jour vint : deux petites boules de poils que maman Blaireau contemplait avec extase ! Elle décida d'appeler l'un d'eux « Plumeau » car il était tout duveteux et l'autre « Pinceau » car il avait une petite queue très rigolote.

Quelque temps plus tard, les deux petites boules sortirent leur museau du ventre de la terre et commencèrent à explorer le vaste monde avec des yeux aussi espiègles que curieux. Vraiment spitants ces gamins-là et pas blaireaux du tout !



Ils jouaient tout le temps sous l'œil attendri de leur mère. Ils jouaient à cache-cache, au chat et à la souris, au gendarme et au voleur, aux cow-boys, ils faisaient des farces tout alentour, mais surtout ils adoraient patauger dans l'eau d'un étang voisin, faire des ploufs souvent acrobatiques et en sortir tout ruisselants, se rouler dans la boue et rentrer dans leur terrier sans s'essuyer les pattes. C'est alors qu'on entendait des cavalcades souterraines et les grondements furieux de maman Blaireau, accompagnés de l'acquiescement non moins grondant de maman Taupe voisine, tellement que c'est à peine si on ne voyait pas la terre se soulever lors de ces séismes maternels.

Et puis un jour funeste vint quand un déluge automnal s'abattit dans la région alors que les deux garnements insoucients étaient encore dehors à jouer en dépit des appels de

leur mère. Et tout alla à vau-l'eau. Des torrents d'eau ravagèrent le pays bien loin de ces petites ondées si fluides qui ravissaient la nature. Plumeau et Pinceau disparurent.

Le déluge fit place au silence. On entendit une porte claquer, puis des exclamations incompréhensibles et la porte claquer à nouveau. Et plus rien encore sauf quelques gouttes qui tombaient des branches d'arbres.

Plus tard on entendit Monsieur Mangrove parler tout seul. On se dit qu'après tout ce n'était pas la première fois. Et après tout ce qu'il avait vécu !... Mais après tout, il était peut-être simplement au téléphone ! Bref on y pensa plus ! Mais les jours suivants, ce soliloque devenait plus abondant, plus coloré avec des intonations comme s'il y avait près de lui une mystérieuse présence. À moins que Monsieur Mangrove soit en train de perdre la tête, après tout ce qu'il avait vécu !... Car il faut le dire, Monsieur Mangrove devait son surnom aux nombreuses explorations scientifiques qu'il avait faites dans des pays lointains et en particulier dans les mangroves où il avait plusieurs fois failli perdre la vie.

Et ces mystérieuses conversations continuèrent un bon bout de temps.



Et puis un beau jour, on vit Monsieur Mangrove sortir avec un couffin et s'installer au soleil sur sa terrasse, tout en continuant à babiller. C'est alors que, n'y tenant plus, le voisinage se mit à jouer les détectives pour percer ce mystère à jour.

La suite est restée dans toutes les mémoires.

Monsieur Mangrove parlait au couffin :

« Mais non Plumeau, je ne veux pas te transformer en blaireau, voyons ! Mais non mon Pinceau chéri, je voudrais juste prendre quelques poils de ta magnifique fourrure pour peindre mes aquarelles. Vous savez, je vous ai raconté mes voyages et les mangroves me manquent encore, alors maintenant je les peins. »

Ainsi l'enquête fut close et les voisins attendris firent une collecte pour offrir un bouquet de pinceaux à Monsieur Mangrove et obtenir de lui la promesse de venir raconter ses voyages au village.

Inutile de vous dire le bonheur de Madame Blaireau de retrouver sa progéniture en si bonne compagnie.

Et pour finir Monsieur Mangrove a donné son permis de construire sur sa propriété à mesdames Blaireau et Taupe, mais loin de son étang et loin de ses fleurs et de son potager, et à condition que Plumeau et Pinceau puissent lui rendre visite aussi souvent qu'ils le voulaient.

Nicole

Maudits mots de passe

Vous êtes-vous parfois posé la question « Qui suis-je ? ». Depuis que j'ai un ordinateur, je ne sais plus bien qui je suis, je croule sous mes nombreux avatars.

Selon les jours et selon les sites, je suis fleur, zorro, machin, entre autres. Autant de mots de passe que j'oublie régulièrement. Je les note dans un coin secret de l'ordi, tellement secret que je l'oublie, ils sont quelque part, mais où ? On me conseille de les écrire dans un carnet. J'en ai commencé un que j'ai appelé « oasis », là où se réfugient mes mots, mais il faut le planquer sinon... Et rebelote « où ai-je mis ce foutu carnet ? ». D'autant que des carnets j'en ai 5 ou 6, carnet d'adresses, de lecture, de comptes, de souvenirs, de tout ce qui n'entre pas dans les précédents comme les bouts de ficelle que l'on range dans un tiroir parce qu'ils ne vont nulle part ailleurs. Bref, tout va à vau-l'eau au royaume des mots de passe.

Alors honteusement, après plusieurs essais infructueux, je clique sur « mot de passe oublié », espérant que mon correspondant qui est dans la machine ne se souviendra pas que je lui ai posé la même question cinquante fois au moins. Il m'invite alors à en créer un autre avec des injonctions précises au moins dix (ou plus) caractères, un chiffre, une majuscule, un caractère spécial. Comme j'aime bien l'esperluette, je la glisse en douce. Et quoi encore ?

Mais comment mémoriser Xa ; 84zut& ? Vite je l'engloutis dans le coin secret. Mais 15 jours après où est le coin secret ?

J'ai bien essayé de tous les feinter en utilisant le même mot. Un qui m'aurait bien plu c'est « plouf » qui montrerait mes rapports ambigus avec mon ordi. Il y en a qui surfent sans problème mais moi je patauge dans ce fluide glauque qu'est l'informatique. Mon antivirus à qui je n'avais rien demandé n'a pas aimé du tout et m'a semoncée « mot de passe très peu fiable », puis il est passé aux menaces « Vous êtes exposé aux pirates, voleurs et espions en ligne ». Brrr !

À quand le mot de passe universel, un passe-partout en somme.

Janine

Mon poêle aboie



Dis donc, Godin ? C'est quoi ton truc ? M'engloutir dans du froid lorsque j'ai besoin d'avoir chaud ? Hier, je t'ai fourni du papier de mon dernier catalogue Bruneau de fournitures de bureau de 1995, soigneusement conservé pour toi, des cagettes de chez Philippe, du carton grâce à mes voisins friands de pizzas, des allume-feu tutti quanti, des jolies petites bûches pour t'alimenter, suivies de bûches qui devaient te permettre de faire ruisseler une bonne chaleur dans ma petite maison pour la nuit, et qu'est-ce que tu as fait ?

RIEN.

J'y ai réfléchi cette nuit, pendant mon insomnie (sous ma couette, heureusement qu'elle est là, étant donné ta défection). Tu ne devais pas avoir la bonne pression atmosphérique pour la bonne réaction thermique. Je pense qu'il y a eu une petite ondée hier et un vent coulis, ce qui a dû contrarier ton démarrage, fluide habituellement. Pour ma part, je n'ai pas été assez attentive, certes, mais j'allais à vau-l'eau, hier, avec tout ce climat anxiogène, je comptais sur toi pour m'offrir une petite oasis dans mon confinement, tu n'as pas été au rendez-vous, on ne peut pas être spitant tous les jours, je te le concède, mais tout de même. Et ce soir, tu ronronnes comme si tu voulais de représenter à la Mairie de Marseille,

mais non, tu es trop vieux, désormais, et malgré l'homonyme, tu n'étais sur aucune liste. Cela dit, tu te serais trouvé dans une mangrove grave.

Donc, deux fois PLOUF pour toi : je n'ai plus confiance en toi. Fais gaffe, tu me refais encore le coup et tu vas partir au Bon Coin, ah, tu verras, tu verras, on se retrouvera... peut-être pas, espèce de consommateur !

Je ne ferai pas une aquarelle de toi, juste une photo avec un petit message cependant attendri : en 30 ans, nous avons eu de beaux moments ensemble. Pas trop cruel, n'est-ce pas ?

Tu as de la chance que le printemps soit là, tu vas pouvoir te reposer un peu, mais d'ici là, j'espère compter encore un peu sur toi, car les saints de glace risquent d'arriver.

Mais fais gaffe, je fatigue, maintenant, espèce de sairarien glouton, tu devrais t'appeler EDF, tiens, vu le dernier rectificatif de mon échéancier.

Et ça ne sera pas un poisson d'avril, le jour où je me séparerai de toi. Mèfi.

Claudie

Oncle Archibald, détective

En arrivant dans la bibliothèque, Cécilia y trouva l'oncle Archibald fort agité, visiblement préoccupé. Marchant jusqu'à la fenêtre, il en soulevait le rideau, balançait la tête avec un air de profond désespoir, puis revenait à grands pas vers la cheminée. Là, tel un voyageur atteignant enfin l'oasis, il se jetait dans son fauteuil à oreilles, d'une façon, il faut bien le dire, fort peu élégante.

— Tout va à vau-l'eau, ma petite ! Encore quelques jours de ce temps, et nous serons tous engloutis !



— Prenez un peu de thé, mon oncle, et puis vous me raconterez où en est votre enquête. Ce ne sont pas quelques ondées qui vont vous empêcher de percer le mystère de cette disparition !

— Hélas, ma chère Cécilia, je crois que j'ai perdu mon fluide ! Il s'est noyé ! Plouf ! Ce thé est délicieux, merci.

— Goût russe, babouchka... Alors oncle Archi, avez-vous avancé ? Qu'avez-vous découvert ?

— Avancer ? Découvrir ? Comment veux-tu ? Le vent se déchaîne, la pluie ruisselle sur les carreaux, le jardin est transformé en mangrove, je suis bloqué ici.

Et posant sa tasse, Archibald reprit sa déambulation, cheminée, fenêtre, cheminée.

Résignée, Cécilia attrapa ses pinceaux et ses couleurs, et se dirigea vers la cuisine où la lumière est meilleure.

— Que vas-tu faire ? bougonna oncle Archibald qui l’avait suivie.

— Une aquarelle, comme d’habitude.

— Aquarelle ? Archibald se frappa le front. Mais bien sûr !! Il y avait une aquarelle dans le salon de Lady Violetta ! Il continua, les yeux fermés, « or, elle n’y était plus, ça j’en suis sûr, quand Violetta a disparu ! Ah ah ! »

Il traversa le vestibule, enfila son vieux trench-coat, prit son parapluie, le reposa, mit son chapeau et sortit en criant « Ne m’attends pas pour manger ». Puis il disparut dans la tempête...

Estelle

Petit Pierrot

Pierrot était un petit garçon tout spitant qui aimait bien jouer avec ses copains, mais qui aimait aussi se promener seul dans la campagne, écouter le murmure des vies inconnues qui l'animait et regarder ce monde qu'il connaissait à peine.



Quelquefois, la nuit, sa mère l'emmenait contempler les étoiles, et alors son cœur se soulevait de bonheur. Il bondissait pour essayer d'en attraper une, mais le ciel était bien trop haut et lui bien trop petit. Il se disait alors que quand il serait grand, il en attraperait des brassées qu'il offrirait à sa mère.

Un jour qu'il pleuvait, et à l'insu de sa mère évidemment, il décida d'aller explorer les environs pour voir comment faisaient les petits animaux sous la pluie. Il s'équipa du mieux qu'il put et prit le chemin qui descendait dans la vallée puis un raccourci qu'il connaissait bien.

Mais les nuages s'amoncelaient et les petites ondées firent bientôt place à une pluie battante qui ruisselait de toute part. Pierrot courut alors s'abriter dans une vieille borie dont il avait fait son refuge secret. Ce n'était évidemment pas une oasis de rêve, mais il en avait fait son poste d'observation, même si le confort et l'étanchéité laissaient à désirer surtout en ce jour de déluge.

Il s'y blottit, réajusta ses vêtements de pluie, regarda tout autour de lui et attendit.

Et bientôt, tous ses sens étant en alerte, il entendit des ploufs dont la fréquence augmentait sensiblement. Il vit alors qu'il était entouré de mares où des crapauds sautaient avec délice. C'était un véritable ballet plein de joie que n'accompagnaient pourtant pas des sons très mélodieux, mais qui fascinait le pauvre petit Pierrot complètement trempé maintenant et beaucoup moins joyeux.

Et puis tout à coup il vit quelque chose sauter dans une mare, qui n'était pas un crapaud et qui allait être englouti. Alors, son sang ne fit qu'un tour et il rampa, ou glissa comme on voudra vers cette chose pour tenter de lui éviter un bien funeste destin. C'était une sauterelle ! Mais elle lui échappa pour sauter dans une autre mare. Pierrot réussit à l'attraper à nouveau, mais il glissa dans la mare où il s'embourba, perdit une chaussure et dut finalement lâcher la sauterelle pour la récupérer. Sortant de là dans l'état que vous pouvez imaginer il vit la sauterelle le regarder, postée sur sa borie...



Et tout alla à vau-l'eau. On aurait pu croire qu'il était allé explorer je ne sais quelle mangrove lointaine et inconnue, mais il finit tout de même par rentrer chez lui, trempé, crotté, boueux, transi et déconfit, accueilli par les cris d'angoisse de sa mère, augmentés de quelques décibels de colère !

Le temps passa. Cet épisode sans conséquence devint un souvenir plutôt drôle comme beaucoup d'autres encore !

Petit Pierrot devint grand, mais le ciel était toujours aussi haut et il ne pouvait pas davantage attraper les étoiles promises à sa mère.

Alors il devint aquarelliste et il peignit la nuit. Un grand pinceau vint balayer le papier d'un bleu sombre et un plus petit alluma une à une les étoiles qu'il offrit à sa mère.

Nicole

Pichets en carafe.

« L'eau du robinet » : son goût unique qui, selon les terroirs, peut évoquer la serpillière languissante ou le petit bassin de la piscine municipale, en a fait longtemps la reine des tables roturières, des pique-niques étudiants et des soifs enfantines. Ce n'est plus le cas.

Avec l'accroissement de la phobie bactériologique, l'eau du robinet s'est vue détrônée par les eaux en bouteille, ses rivales onéreuses qui ont fleuri sur les tables depuis le troisième tiers du XX^{ème} siècle.



Pourtant, alors que l'eau du robinet circule à toute allure pour être toujours présente là où on la convoque – sur le lavabo, l'évier, à la fontaine... l'eau en bouteille se transporte par « packs » entiers : il faut imaginer, au bout du bras de la ménagère de moins de cinquante ans, le poids de 15 joueurs de rugby et vous aurez un aperçu des conséquences catastrophiques pour la santé du squelette de cette passion de l'eau en bouteille. Sans parler d'un bilan carbone épouvantable.

Bouteilles en verre pour les plus huppées (elles-mêmes rivales de la sacro-sainte bouteille de vin), en plastique pour les autres. À l'unité pour les gourmets ou par 6 pour le commun : l'eau en bouteille est de « quelque part » (qui n'est pas n'importe où). Si possible d'une région élevée (fantasme aristocratique), ou issue des profondeurs du globe : la proximité d'un volcan est très appréciée, car elle apporte des oligo-éléments directement recueillis aux origines de la planète (fantasme généalogique). Elle coule de source, elle est naturelle et minérale (fantasme de pureté).

Ainsi, l'eau de Vichy, promue par Louis Philippe au statut de médicament, associe la noblesse des origines et une part active dans la guérison des maladies de foie (dont le vin

porte, il faut l'avouer, une lourde responsabilité) : cette image très positive pourrait presque faire oublier que l'eau de Vichy est terriblement *salée*.

L'eau en bouteille est donc issue d'un terroir et possède un nom, comme le vin son « alter ego ». Si elle pétille, c'est le champagne qu'elle concurrence : elle cherche ainsi à corriger sa platitude naturelle (quoi de plus ennuyeux qu'une eau de Vittel ?) par un soupçon d'agressivité ou de folie : une bouteille rouge vous signale alors que vous avez affaire à une boisson diabolique, dont les pieds fourchus viendront stimuler vos papilles. Gazeuse, l'eau a enfin d'autres projets que de sottement vous désaltérer : elle vous colle le hoquet, vous fait gonfler et vous tire les larmes : de quoi vous transformer en petit monstre à la Jérôme Bosch.

Après avoir diabolisé les boissons alcooliques (autrefois, on disait « alcoolisées », ce qui était nettement moins rébarbatif), on diabolise l'eau pétillante, pour le bien de tous : on s'encanaille, certes, mais sans danger pour la santé.

Seuls les océans, jonchés de bouteilles plastique indigestes, y trouvent à redire. Mais le barouf qu'ils font en se fracassant sur les rochers avec une rage toujours accrue reste incompris : que pèsent les cris de douleurs du Pacifique face au charme discret d'une bouteille de Badoit ?

Frédérique

Plouf

Nous nous sommes habitués au silence dans nos rues, nos villes ; un calme, d'abord surprenant puis persistant. Il envahit tout. Le temps s'est dilaté. Les jours de la semaine se ressemblent et les samedis sont comme les dimanches. Les isolés restent isolés et les familles restent en famille. Ceux que l'on entend le plus, ce sont les oiseaux. Les voitures ne roulent plus. Les rares résistants qui marchaient encore étaient méconnaissables. La reconnaissance faciale avait trouvé ses limites. Il fallait choisir entre le smartphone ou le masque. Beaucoup de personnes préféraient le masque qui protégeait leur corps ou ce qui en restait. Tous les gouvernements partaient à vau-l'eau. Les puissants avaient changé d'uniforme. « Soleil vert » était en place depuis longtemps, triant dans les villes les plus surpeuplées, ceux qui finiraient en pilule revitalisante pour les autres. L'uniforme des nouveaux puissants établissait une hiérarchie sans faille. Les armes ne servaient plus à rien dans une guerre des masques déclarée entre États.



Tout cela fonctionnait finalement assez bien. En 21 jours, nous avons fait admettre à la moitié de la population mondiale que leur vie ne servait à rien. Ils étaient désormais exclus du monde et l'autre moitié allait prendre le pouvoir naturellement. En 21 jours, tout se réorganisa sans qu'aucun journaliste ou lanceur d'alerte eût pu dénoncer des pratiques douteuses.

Tous les naturalistes et les botanistes avaient réussi à réorganiser la planète-monde pendant ce temps-là. Ceux que l'on n'écoutait jamais auparavant purent en toute légalité laisser libre cours à leur passion, laisser libre toutes les espèces vivantes, faire fructifier la plus petite graine, dessaliniser une partie de l'eau de mer pour faire côtoyer poissons d'eau douce et de haute mer, remettre les fleurs comme préoccupation majeure. Et même remplir

des avenues d'eau, les transformer en mangrove et transformer tout réseau souterrain en curieux étangs.

Très vite, nous commencions néanmoins à sentir quelques effluves : café, cannelle, orange, vanille. Puis il nous semblait entendre au loin quelques rugissements mais ce devaient être quelques décibels de séries d'addicts aux vidéos. Le confinement se prolongea longtemps et leurs yeux commencèrent à s'ouvrir plus difficilement. Ils commencèrent à croire à quelque hallucination lorsqu'ils aperçurent des pluies de chauve-souris, des marées de pangolins, des montagnes de tiques et de puces déferlantes. Ils refermèrent progressivement leurs fenêtres, leurs garages, leurs jardins, leurs salles d'attente, les salles de spectacles, les entreprises, les écoles, bref toutes les issues croyant naïvement qu'ils préserveraient leur petit bonheur.



Plus tard, beaucoup plus tard, lorsqu'on les retrouva sous des amas de fougères arborescentes et de lierre, on ne les reconnaissait pas. Ils ne ressemblaient pas aux habitants de la planète. Ils portaient des lambeaux de tissu sur eux au lieu des poils ou plumes que nous avons tous. Ils étaient entourés d'objets froids et de câbles. De nombreuses enveloppes jonchaient le sol avec des signes que personne ne savait déchiffrer.

Les autres humains qui restaient désormais étaient minoritaires. Et même si le chef des oiseaux et le chef des coccinelles se rencontraient parfois pendant les 5 minutes réglementaires pour des réunions au sommet, la décision fut prise sans eux.

Il fallait retourner à la mer, tous dans la mer. Retrouver nos nageoires, écouter les ultra-sons, nager sans but. Retourner à l'eau et peut-être apprendre cette fois le vocabulaire marin. Aller rencontrer les méduses, s'asseoir sur le corail, divaguer avec l'hippocampe.

Retourner à la mer pour ne plus se faire la guerre.

Jocelyne

PUB

PLOUF ! Votre voiture est d'abord caressée par une douce ondée, elle est engloutie sous des rouleaux de lanières couleur d'aquarelle semblables aux racines des mangroves, vous vous sentez dans une oasis, ça vibre, ça ruisselle de toutes parts. Un dernier souffle d'air vous inspire la remontée de la mer à 18 heures. **NON !!!**

Il est interdit de rester dans le véhicule dans nos stations de lavage !

EASYJETDO par AVOLO

Claudie



Que d'eau !

La photographie de la classe... et tout de suite je me souviens.

Il y a vraiment dans les portraits de véritables mathusalems et de petites mignonnettes, des bonbonnes et des quarts timides toujours placés sur la photo près des demis.

La fête est toujours remportée par la champenoise, la crâneuse, qui reste spitante même dans les grandes occasions.

Toute la vie, nous allons tous nous promener dans un arrosoir, constamment avec quarante litres d'eau, tous les jours, à transporter.

Et puis tous ces cerveaux emplis de telle liquidité ! Comment penser autrement que d'une façon fluide ? Finalement, cela va peut-être amener un peu de légèreté, d'idées fumeuses aussi, brouillardeuses, mais peut être aussi du vrac, du solide, de la banquise d'idées.

Mais notre société n'est-elle pas en train de se noyer dans trop de liquidités, trop de calculs, de masse... Flop.... Plouf... Glou glou... ?

Un cerveau contenant 76 % d'eau peut-il être fiable ?

Pourquoi près des psychothérapeutes n'adjoint-on pas des spécialités hydrauliques, des hydrauliciens ?

Et dans notre corps si beau mais si transparent avec ses 80 % d'eau, peut-on encore retrouver nos atomes d'amour ? Dans toute cette eau ? Engloutis ?

Jocelyne

Que d'eau, que d'eau...

Nous étions en train de préparer une petite aventure, quand une histoire me revint à l'esprit.

Souvenez-vous de la visite que fit le Président de la République Patrice de Mac Mahon dans le Sud-Ouest à l'occasion des crues catastrophiques de la Garonne qui avaient quasiment englouti toute la région. À la vue de ce désastre, le Président ne put qu'articuler un « Mais que d'eau, que d'eau », abasourdi. À quoi le préfet de la région ne put s'empêcher d'ajouter : « Et encore, Monsieur le Président, vous n'en voyez que le dessus ».

Nous fûmes alors convaincues que le pays ne se contenterait jamais de quelques petites ondées passagères et rafraîchissantes venant émerveiller les amateurs d'aquarelles par les soleils mouillés de ces ciels brouillés.

Et nous voilà à nouveau en quête de quelque oasis pleine d'ordre et beauté, luxe, calme et volupté pour imaginer notre futur voyage.

Nous avons bien pensé à explorer les mangroves dont nous ne connaissions rien et dont on nous disait qu'elles étaient essentielles à la bonne santé de la planète. L'idée de découvrir une faune et une flore inconnues était très excitante. Mais nous nous sommes aperçues que si l'idée nous plaisait, la réalité de ces paysages étranges et inquiétants nous faisait frémir. La perspective de ruisseler sans cesse dans la moiteur tropicale pleine de moustiques nous horrifia. Là nous étions vraiment trop loin du luxe, calme, etc.

Nous vint alors l'envie de nous aventurer dans des contrées plus paisibles que nous avions honte d'ignorer encore, au pays des fluides spitants (épithète presque chtti dont vous connaissez bien la version italienne) pour nous rafraîchir après un été torride et restaurer l'énergie dont il nous avait privés. Et c'est le lac Majeur qui remporta le concours. Déjà nous rêvions de ses charmes et de la douceur d'aller vivre là-bas... Nous songions au



bonheur de contempler ces eaux tranquilles et les magnifiques massifs montagneux qui les bordaient.

Nous rêvions, nous rêvions... Et ce fut le départ. Nous fîmes 250 km et là, tout alla à vau-l'eau. La voiture nous lâcha aux portes de l'Italie ! Adieu veaux, vaches, couvées... Notre voyage fit un flop, enfin plouf ! Bref, il tomba à l'eau !

De retour, nous sommes allées voir l'étang de la Bonde, et ses canards.

Nicole

Quel déluge !

Ça avait commencé par de petites ondées. Tous ceux qui vivaient dans des oasis comme Las Vegas la capitale du jeu en plein désert ou en Creuse et qui n'avaient pas reçu une goutte d'eau depuis des décennies se réjouissaient. Les photographes immortalisaient l'évènement « la pluie du siècle » et inondaient de clichés tous les réseaux sociaux existants. Les peintres amateurs trempaient leurs pinceaux dans la moindre flaque d'eau pour faire des séries d'aquarelles millésimées « souvenir de la pluie » qu'ils comptaient bien vendre aux futurs touristes.

Mais les petites ondées sympathiques se transformèrent en tornades, pluies continues, ouragans. Cela dura des jours et des mois. Tant en Californie qu'à Guéret et partout ailleurs on regrettait les sécheresses d'antan en pataugeant dans des fluides boueux. Les palmiers de Vegas et les chênes centenaires creusois déracinés s'en allaient à vau-l'eau. Même les palétuviers pourtant bien ancrés dans la mangrove étaient engloutis. Les routes et les autoroutes étaient devenues de véritables fleuves charriant des cadavres, des immondices, des résidus de chantier, des bâtiments entiers, des trains même. On n'entendait que le rugissement des flots et régulièrement un grand plouf quand un pan de montagne s'effondrait ou qu'une ville entière s'enfonçait dans un cratère de boue. Et il en allait de même sur une grande partie de la surface de la terre où l'on tentait de faire front en rehaussant les maisons, en déplaçant les villes sur des collines, en confinant les habitants. Plus de magasins, plus d'approvisionnement, plus d'eau sauf celle qui tombait sans relâche du ciel. Des hélicoptères et des drones parachutaient les vivres essentiels et des militaires pour assurer la sécurité. Les zones montagneuses s'en sortaient un peu mieux en vivant en autarcie mais toute l'économie était bloquée.

Les sectes apocalyptiques prospéraient, saturant les réseaux sociaux de projections catastrophiques et profitant de la situation pour recruter et gonfler leurs finances. Des escrocs promettaient, moyennant une somme astronomique, l'acheminement vers une exoplanète, la GJ35D située à seulement 31 années-lumière de la terre. Business is business...

C'est alors qu'un homme à l'esprit spitant arriva. Au lieu de se lamenter, Noé avait construit une arche et attendait tranquillement la fin du monde au milieu de sa ménagerie... qui lui servait aussi de garde-manger.

Janine



Sculpture

Aujourd'hui, je suis fier, mais quel parcours !

Je crois me souvenir, dans l'eau, oui je suis dans l'eau ! Pas de l'eau propre, non, une eau pleine de mystères, d'étrangetés, de surprises !

Tout à coup, une gueule s'ouvre devant moi, énorme, longues dents : clac ! Elle se referme d'un coup sec, je lui échappe, pas eu le temps de m'engloutir...

Un peu plus loin, une espèce de gros rouleau accroché à une branche veut me prendre dans ses méandres pour m'étouffer ; heureusement, je vais à vau-l'eau, ouf, cette eau si bizarre m'a sauvée...

Et ça continue, une forme étrange fait un énorme « plouf », je ne peux me déplacer pour l'éviter, il me semble que c'est un peu disgracieux d'ailleurs, je tangué mais je résiste...

Il fait un peu sombre ici, branches, lianes, plantes, tout est un peu mélangé, c'est un entrelacs qui crée des formes chimériques où la lumière filtrée participe à la création de cette étrangeté.

Parfois, lorsque je vogue tranquillement, un rayon de soleil vient me caresser et cela me fait du bien, je reprends alors un peu de vigueur. Mais comment diable me suis-je retrouvé dans cet estuaire à mangrove ?

À ce stade de mon récit, il y a un blanc, car...

Il me semble bien être sorti de ce liquide un peu vaseux grâce à une forte ondée qui s'est abattue sur la mangrove tout entière.

Après un court instant, tout est devenu fluide, agréable, léger, si léger qu'il me semblait être dans une oasis...

Quelque temps après, je ne saurai dire combien..., une âme humaine m'a ramassée, moi, pauvre petite chose pas très propre, car encore un peu vaseuse de mon séjour parmi les palétuviers.

Ce contact m'a rassérénée, je me suis senti tout à coup revivre au creux de cette main chaleureuse, bienfaitrice...

La renaissance est arrivée, l'eau a ruisselé longtemps ; j'ai été savonné, rincé, lustré avec douceur. Ah, cette main féminine, ce regard porté sur moi avec tendresse. J'en suis encore tout spitant !

C'est une artiste ! Elle m'aime, je le sais, car il lui arrive souvent de me caresser du bout des doigts, j'en frissonne de bonheur ! Elle a même fait mon portrait dans une aquarelle. À l'instant où je vous parle, je suis une sculpture très originale, je trône au milieu du salon, parmi certaines autres œuvres de l'artiste, car je suis une œuvre d'art ! Les autres humains m'admirent ou me détestent, quelquefois je les indiffère...

Eh bien, je vais vous le dire, leurs commentaires me laissent... de bois...

Marie-Edith

Sous un soleil éblouissant.

Sous un soleil éblouissant

Miroir d'un ciel lointain

Une aquarelle diaphane peinte sur un lit de sable laisse
transparaître l'ébauche d'une oasis.

Vision liquide d'une eau spitante sur fond d'air brûlant et
d'horizon ondoyant.

Des palmiers s'avancent en agitant leurs palmes.

Une liqueur sucrée vient à la bouche.

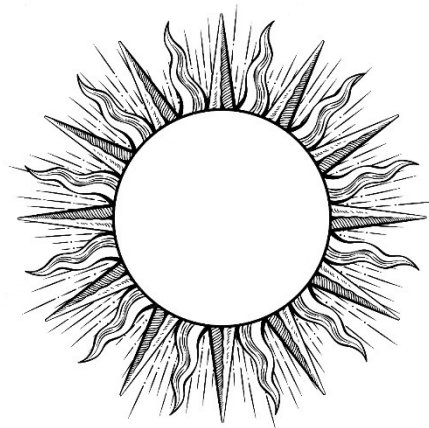
Le ruissellement d'une eau toute proche fait entendre ses
petites notes cristallines.

Retenue dans la fluide allégorie d'un paradis vaporeux, la raison peut vaciller et partir à vau-l'eau.

Le voilà qui s'élance et plonge

Plouf !

Le revoici barbotant dans un sable mouvant qui se dérobe sous lui, engloutissant son rêve et de peu
sa vie, si le crépitement d'une ondée soudaine derrière ses volets clos, ne l'avait réveillé céans.



Michèle

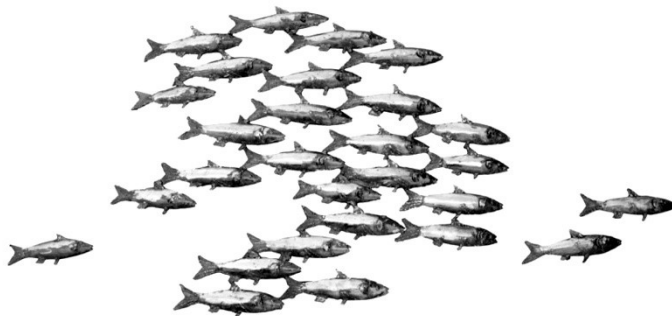
Ulysse et Petit Patapon

Ulysse aurait aimé voyager, mais n'est pas un grec antique qui veut. La place était déjà prise ! Alors il avait acheté avec ses petites économies une chaloupe, modeste petite embarcation qui l'emmenait sur un petit îlot non loin des côtes. Bref, Ulysse n'était pas bien grand et Petit Patapon, son chat, non plus !

Souvent, de bon matin, il partait sur son îlot avec son filet, un seau, son matériel à aquarelle et bien sûr Petit Patapon à la proue qui faisait la figure.

Son îlot lui servait d'oasis. Là il trouvait paix et silence pour embarquer enfin au bout du monde et peindre ses voyages. Ses pinceaux le guidaient toujours vers de nouveaux horizons, des terres inexplorées, des rivages oubliés, de vastes déserts et ses havres de verdure salvatrices pour le voyageur égaré et même des mirages qui naissaient sous ses pinceaux taquins, à peine aperçus que déjà engloutis dans les sables. Depuis un certain temps, des mangroves semblaient vouloir émerger. Ulysse eut l'idée de prélever une gouttelette d'eau de mer avec son plus petit pinceau et de la déposer délicatement sur le papier. Il vit alors les palétuviers grandir, se ramifier et soupirer d'aise, nourris qu'ils étaient par ce fluide saumâtre si prisé.

Le soir venu, il rentrait au port, non sans lever son filet plein de sardines frissonnant fébrilement à la pensée de finir frites. Il était alors rempli du souvenir de ses expéditions dont témoignaient ses aquarelles, et Petit Patapon toujours à la proue faisant boussole pour son maître rêveur et surveillant pour les sardines affolées.



Et puis un jour qu'une onnée menaçait, Ulysse décida de rentrer plus tôt. Il leva rapidement son filet plein de sardines désespérées qu'il déversa dans son seau sous l'œil toujours aussi vigilant de Petit Patapon légèrement inquiet.

Le port se rapprochait à toute allure et dans la précipitation Ulysse

loupa l'accostage, vira nerveusement et la chaloupe chavira. Et voilà que tout alla à vau-l'eau. Tout ? Enfin, pas pour tout le monde, car le seau fit un gros plouf libérant toutes les sardines qui filèrent prestissimo à l'anglaise non sans faire quelques cabrioles pleines d'éclats de lumière et de rire. Ah ces marins d'eau douce, quel bonheur !...

Pendant ce temps, ledit marin brassait la mer en pestant, essayant de récupérer son coffret d'aquarelle qui flottait dangereusement sur la mer agitée. Mais une vague vint le fracasser contre le quai et les godets de pigments se répandirent partout. On vit alors un phénomène fantastique : les couleurs se diffusaient dans l'eau et semblaient de temps en temps s'organiser en paysage qu'Ulysse n'avait pas encore peint, pour se dissoudre ensuite dans l'écume des remous.

Mais si Ulysse avait réussi à regagner le rivage, le pauvre Petit Patapon, lui, était toujours là à baratter la mer en hurlant, ruisselant d'angoisse en cherchant en vain un appui. Il suppliait tous les dieux félins de lui venir en aide, mais bien sûr, il se trompait de dieux, ceux-là ne sachant pas nager non plus.

C'est alors que les sardines, plus spitantes que jamais depuis leur évasion, s'aperçurent de la détresse de Petit Patapon qui n'était pas vraiment un champion de natation. Alors ces petites sardines, si humbles et courtoises se dirent qu'après tout le petit chat ne leur avait fait aucun mal, pas le moindre petit prélèvement gustatif, et voulurent le secourir. Elles se concertèrent et se mirent en formation de banc, jouant comme pour un exercice une murmuration aquatique à l'image de celle des étourneaux, pour finir par se glisser sous le petit chat qui n'en crut pas ses pattes de marcher sur la mer !

Finalement ce jeu ravit tout autant les sardines que Petit Patapon qui devinrent inséparables et inaugurèrent le nouvel âge du chat surfeur.

Plus tard, Ulysse fit une exposition de ses aquarelles immortalisant cette découverte.

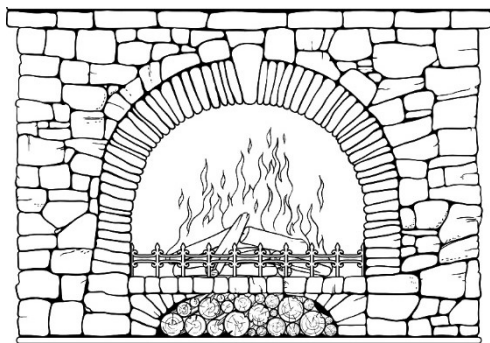
Nicole

Vacances dans le pays fluide

Les vacances scolaires d'été sont longues, et je voulais aller quelque part avec mon fils Seb. « Pourquoi ne pas aller dans le pays fluide de ton grand-père » m'a dit mon mari. C'est comme ça qu'il appelait l'Écosse. Mon mari aime la chaleur et a décidé de rester chez nous dans le pays du soleil.

Bon ! Seb et son copain Tom m'ont accompagnée en Écosse où Papy avait une ferme au milieu des lacs et montagnes. Papy était excentrique et passait son temps à peindre des aquarelles. En fait, sa petite entreprise était allée à vau-l'eau parce qu'il était trop occupé à peindre et négligeait son business.

Il avait dû vendre sa maison à Édimbourg et s'était retiré dans sa ferme qu'il appelait son oasis de paix. Mais pour ma grand-mère qui ne s'entendait déjà plus très bien avec lui, c'était la goutte d'eau qui débordait du vase. Elle l'avait donc quitté en emmenant ses deux enfants pour s'installer chez sa sœur.



Nous sommes arrivés à la ferme par un beau jour plein de soleil, mais je savais qu'il pouvait faire très frais pendant la nuit. Donc j'ai demandé aux deux ados spitants d'aller chercher du bois pour faire un feu dans la cheminée plus tard. Alors que j'étais en train de décharger la voiture, j'ai entendu des plouf, plouf, plouf, plouf. En fait, Seb et Tom, au lieu d'aller chercher du bois, étaient en train de faire ricocher des petits galets sur l'étang d'à côté.

Finalement, nous nous sommes installés dans la ferme. Chaque pièce était pleine à craquer des toiles de Papy. En fait, la pièce au-dessus du séjour était tellement remplie du sol au plafond de ces toiles qu'on ne pouvait plus y entrer.

Le lendemain matin, nous sommes partis pour faire une randonnée en montagne. En descendant, une ondée nous a trempés. Mais bientôt l'ondée est devenue une pluie diluvienne qui a duré toute la nuit.

L'eau ruisselait partout, même à l'intérieur de la fermette. Alors j'ai décidé qu'un whisky pour tout le monde au coin du feu s'imposait.

Le lendemain matin, alors que nous mangions notre porridge, nous avons entendu un terrible boum, et un torrent couleur arc-en-ciel nous a engloutis. Le porridge et nous étions transformés en aquarelle !

En fait, la pluie s'était infiltrée dans la pièce où étaient entreposées les œuvres de Papy, devenues ainsi de véritables éponges dont le poids avait eu raison du vieux plancher.

C'était la fin des vacances, des aquarelles et des haricots !

Nous étions obligés de rentrer chez nous non sans un carton de bon whisky pour nous consoler.

« Hum, me dit mon mari en sirotant son whisky, l'année prochaine peut-être un pays de mangroves ? »

Jill

Vaugînes et son eau

Un petit matin d'hiver ensoleillé : la fontaine de la place du village s'est drapée de glace effleurant le bassin. Silence. L'eau ne ruisselle plus, les teintes d'aquarelle sont très tendres sous le scintillement des stalactites.

Un petit matin de printemps : le petit jet d'eau s'élève fièrement au-dessus de la concrétion moussue et fleurie de la fontaine, les canons jaillissent en gouttelettes semblables à une ondée spitante, les petits poissons rouges ondulent dans cette oasis, plouf et replouf !

Un petit matin d'été : silence. Les canons et le jet d'eau se sont tus dans la canicule. On ne gaspille pas notre chère eau pure. Chacun chez soi sait qu'il se doit de l'économiser précieusement.



Un petit matin d'automne : la fontaine est encore silencieuse : de grands travaux sont en cours pour neutraliser les fuites de ce réseau aussi complexe qu'une mangrove ; prendre soin de ce bien précieux qui nous unit toutes et tous dans notre petite commune, qui n'a jamais été laissé à vau-l'eau grâce à une attention de tous les instants par tous nos maires successifs et leurs équipes chevronnées et sensibles, qui ont toujours su gérer notre eau avec doigté sans engloutir des fonds dispendieux.

On peut aussi bien rêver auprès de notre fontaine que devant la mer à 18 heures. Et c'est moins loin !!!

Claudie

Se sont laissées embarquer au fil de l'eau en 2019-2020 :

Gisèle Botti

Estelle Bressy

Frédérique Cauvé

Jill Gordon

Jocelyne Morawiak

Nicole Mordelet

Claudie Pons

Marie-Edith Orlarey

Michèle de Saint Pastou

Virginie Toussaint

Janine Volpatti



c'est un vrai temps pour l'aquarelle!